

La trame lexicale du souvenir de guerre dans les témoignages de Harkis et de leurs familles relégués au camp de Rivesaltes

Nesrine RAISSI¹

Introduction

La mémoire des Harkis est une mémoire que nous pouvons décrire, à l'instar de Damon Mayaffre et Ali Ben Hamed, de « traumatisée »². Elle a subi la douleur de l'exil, du déracinement et de la perte liée à la guerre d'Algérie. Cette contribution a pour objectif d'identifier la trame lexicale du réseau de la guerre dans les témoignages de Harkis et de leurs familles relégués au camp de Rivesaltes après la guerre d'indépendance (1962-1964). Par-là, nous nous interrogeons : comment ces témoins de l'histoire se rappellent-ils la guerre ? Quel est le lexique mobilisé pour évoquer ce souvenir ancré dans leur mémoire traumatique³ ? Plus précisément, nous tenterons d'identifier les traces lexicales laissées par le souvenir de la guerre, car la mémoire est un réseau de traces mnésiques du passé et du vécu. Nous supposons ainsi que la guerre faisant partie du parcours de vie des Harkis et de leurs familles, elle a laissé des empreintes lexicales indélébiles qui ne cessent de façonner la mémoire collective.

¹ Université Bourgogne Europe, France.

² Damon Mayaffre & Ali Ben Hamed, « Récits de morts et souvenir traumatique. Trames et traces lexicales des témoignages sur la Shoah », *Argumentation et Analyse du Discours*, n°13, 2014, p. 2.

³ Boris Cyrulnik, *Mémoire et traumatisme : l'individu et la fabrique des grands récits* (entretien avec D. Peschanski), Paris, INA, 2012.

Aujourd'hui, si nous recensons un certain nombre de travaux en histoire sur le parcours du Harki⁴, en littérature⁵ ou encore en sociologie⁶. Les sciences du langage ne comptent aucun travail significatif sur la question⁷. Cependant, nous pouvons répertorier quelques travaux menés sur le discours mémoriel abordant la thématique de la guerre : tout d'abord, l'approche textométrique de Damon Mayaffre et d'Ali Ben Hamed⁸ est essentielle dans notre étude, car elle aborde la trame lexicale des souvenirs traumatiques dans les témoignages de la Shoah. Ensuite, le livre de Pascaline Lefort et de Christophe Rey, intitulé *Guerres et témoignages de guerre*⁹, apporte un éclairage important par son intérêt à la question de la guerre et de la violence en s'intéressant au témoin et au

⁴ Voir Benjamin Stora, *La Gangrène et l'Oubli : la mémoire de la guerre d'Algérie*, Paris, La Découverte, 1991, *Les Guerres sans fin : un historien, la France et l'Algérie*, Paris, Stock, 2007, Fatima Besnaci-Lancou, *Les Harkis, histoire, mémoire et transmission*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2010, Katia Khemache, « La question harkie en France : entre déni historique et éruption mémorielle », *Actes du 134^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques : Les oubliés de l'histoire. Célèbres ou obscurs : Hommes et femmes dans leurs territoires et leur histoire*, 134-8, 2012, p.129-141, Abderhmen Moumen, « Les harkis (1954-2022). Histoire, mémoires et pardon », *Outre-Mers*, n° 414-415, 2022, p. 111-128.

⁵ Voir Fatima Besnaci-Lancou, *Fille de harki*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2003, Dalila Kerchouche, *Mon père, ce harki*, Paris, Seuil, 2003.

⁶ Voir Maïlys Kydjian, *Mémoires croisées : retour sur l'expérience coloniale et la guerre d'indépendance à travers trois générations d'« Algériens », « Harkis » et « Pieds-Noirs »*, Thèse de doctorat, Université Toulouse-Jean Jaurès, 2016.

⁷ Un article de Nesrine Raissi et d'Agnès Steuckardt est à paraître sur l'autodésignation dans les témoignages des Harkis suite au colloque *Harkis : approches langagières d'une discrimination au long cours*, organisé à Corte en 2022.

⁸ Damon Mayaffre, Ali Ben Hamed, « Récits de mort et souvenir traumatique. Trames et traces lexicales des témoignages sur la Shoah », *Argumentation et Analyse du Discours* [en ligne], 13, 2014, URL : <http://journals.openedition.org/aad/1836> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/aad.1836>.

⁹ Pascaline Lefort, Christophe Rey (dir.), *Guerres et témoignages de guerre*, Limoges, Éditions Lambert-Lucas, 2021.

témoignage en temps de guerre et d'après-guerre. Enfin, la thèse de Nesrine Raïssi¹⁰ est un appui majeur. Elle traite, par le biais du logiciel TXM, les réseaux lexico-sémantiques qui traversent le récit mémoriel des témoins de Rivesaltes.

Notre travail s'inscrit dans la continuité de ces travaux à portée essentiellement lexicale. En revanche, il s'en distingue par la trajectoire des récits de vie : les témoignages de Harkis relégués au camp de Rivesaltes portent sur des expériences liées à la guerre d'Algérie et à ses conséquences. Les témoignages de Harkis se concentrent sur l'expérience individuelle et identitaire : leur engagement aux côtés de l'armée française, les violences qu'ils ont subies pendant et après la guerre, le sentiment de trahison et de stigmatisation, ainsi que le traumatisme lié à l'exil et à l'intégration en France. En d'autres termes, le parcours de vie des Harkis est différent et singulier. Leur vision de la guerre est façonnée par leur vécu en Algérie et en France.

Cette étude s'articule autour de trois parties : dans un premier temps, nous évoquerons le contexte historique relatif au parcours des Harkis. Dans un deuxième temps, nous présenterons la méthodologie adoptée pour le recensement et le traitement du réseau. Dans un troisième et dernier temps, nous aborderons l'analyse du réseau de la guerre dans les témoignages des Harkis.

1. La guerre et l'exil

Quelques mois après le début du déclenchement du conflit algérien, le 1^{er} novembre 1954, l'armée française crée des unités combattantes locales, des harkas¹¹, afin de renforcer son efficacité militaire et sa présence sur le terrain. Ces unités, composées notamment de Harkis et d'autres volontaires algériens, permettent de bénéficier d'une connaissance précise du territoire, des réseaux locaux et des populations, éléments essentiels pour mener des opérations de contre-insurrection. Elles répondent également à un objectif stratégique : affaiblir le mouvement indépendantiste en suscitant des divisions au sein de la population et en mobilisant des

¹⁰ Nesrine Raïssi, *La Parole testimoniale. Analyse lexico-discursive des témoignages du camp de Rivesaltes*, Thèse de doctorat sous la direction d'Agnès Steuckardt, soutenue à Montpellier III, 2024.

¹¹ Le terme *harka* désigne la notion de mouvement.

alliés locaux. Enfin, ces unités ont une dimension politique et symbolique, visant à assurer la fidélité des combattants engagés aux côtés de la France et à démontrer que certains Algériens soutiennent la présence française. Ainsi, la création de ces unités combine des considérations militaires, politiques et sociales, en articulant efficacité opérationnelle et stratégie de contrôle.

Des Algériens volontaires ou non rejoignent ces unités. Diverses raisons motivent leur décision : raison économique, victimes ou témoins de violences par le FLN¹² et l'ALN¹³, tradition familiale, affection pour la France, etc. Ces individus sont appelés *Harkis* et sont au nombre de 57 000. Cependant, tout au long de cette guerre de décolonisation, d'autres Algériens ont participé à ce conflit en tant qu'appelés du contingent, ou dans des unités appelées les *Groupes Mobiles de Sécurité*, les Moghaznis et les Gardes d'autodéfense. Au début de l'année 1961, on recense 217 000 Algériens qui ont combattu pour l'armée française. Suite aux accords d'Évian, le conflit prend fin le 19 mars 1962. Par conséquent, les supplétifs sont démobilisés et incités à retourner à la vie civile en échange d'une prime financière ne craignant aucune représailles. Cependant, cette réglementation n'est pas respectée et ce sont des dizaines de milliers de Harkis qui sont exécutés par le FLN ou par la population locale¹⁴.

En février 1962, le gouvernement réfléchit au rapatriement des Harkis et de leurs proches en France : 5000 personnes sont rapatriées, mais la plupart des supplétifs restent en Algérie. Faute de place, le ministre de l'Armée, Pierre Messmer, décide de ne plus les accueillir dans les camps militaires situés en Algérie. Des Harkis décident de rejoindre la France clandestinement avec l'aide d'officiers français. Le 19 septembre 1962, le Premier ministre Georges Pompidou ordonne leur rapatriement¹⁵.

¹² Il s'agit du Front de libération nationale. Ce mouvement politique a été créé en 1954 dans le but d'obtenir l'indépendance de l'Algérie.

¹³ Il s'agit de l'Armée de libération nationale. C'est une branche militaire du FLN.

¹⁴ De nos jours, ces chiffres ne sont pas certifiés.

¹⁵ Aujourd'hui, nous ne connaissons pas le nombre exact de Harkis (et leurs familles) rapatriés. Environ 80 000 à 90 000 personnes sont arrivées de 1962 à 1967.

À leur arrivée en France, ils sont relégués dans des centres de transit et de reclassement, comme le camp de Rivesaltes, dans des hameaux de forestage ou dans des cités d'accueil. Ils vivent dans des conditions très difficiles : logements insalubres, manque d'hygiène, vents, maladies, liberté surveillée, etc.

Après plusieurs décennies de silence et de souffrance, en 2021, le président de la République Emmanuel Macron reconnaît que la France a abandonné les Harkis et qu'ils « ont été accueillis dans des conditions indignes »¹⁶.

2. Méthodologie : une approche co-occurrence

Ce travail s'appuie sur l'analyse d'un corpus de neuf témoignages de Harkis et de leurs familles. Ces entretiens, de 248 019 mots, ont été réalisés et transcrits dans le cadre de l'équipex Matrice¹⁷, porté par Denis Peschanski, de 2007 à 2014.

Dans le but d'identifier les occurrences et les cooccurrences du lemme¹⁸ *guerre*, nous avons fait le choix d'utiliser le logiciel TXM. Nous avons favorisé cette approche textométrique, car elle offre à la fois une lecture détaillée et globale des textes, permettant ainsi une exploitation relativement complète des données contenues dans ces corpus. De plus, la textométrie reste fidèle aux textes, respectant et mettant en valeur les choix expressifs de leurs auteurs : « or cette réalité langagière est souvent un terrain d'observation important et très riche pour les sciences humaines et sociales »¹⁹.

¹⁶ La loi du 23 février 2022 reconnaît les Harkis en tant que victimes et propose une indemnisation financière étudiée par la Commission indépendante de reconnaissance et de réparation des préjudices subis par les Harkis. Selon le journal *Le Midi Libre*, dans un article publié le jeudi 25 septembre 2025, journée nationale en hommage aux harkis, « au 18 septembre 2025, 22 542 Harkis avaient été indemnisés pour un montant total de plus de 201 millions d'euros ».

¹⁷ Ce travail a bénéficié d'une aide de l'État gérée par l'Agence Nationale de la Recherche au titre de France 2030 portant la référence ANR-10-EQPX-0021 MATRICE.

¹⁸ Ce sont tous les mots dérivés ou conjugués d'un mot pivot.

¹⁹ Bénédicte Pincepin, Serge Heiden, « Qu'est-ce que la textométrie ? Présentation », *Site du projet Textométrie*, 2008.

À l'instar de Damon Mayaffre et d'Ali Ben Hamed (2014), nous considérons le texte comme une organisation cooccurrence. Cela signifie qu'il existe une association sémantique entre les mots que la mémoire des témoins accomplit durant le processus de remémoration. Par exemple, l'évocation du lemme *guerre* va engendrer une série de mots, d'associations, de relations que les statistiques peuvent repérer. Cela permet de comprendre la trame mémorielle du souvenir.

Voici un aperçu des fenêtres « Occurrences » et « Cooccurrences » dans TXM :

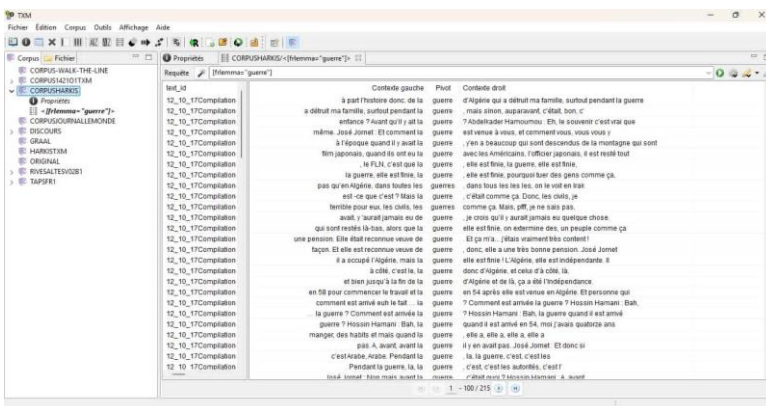


Figure 1. Fenêtre des occurrences

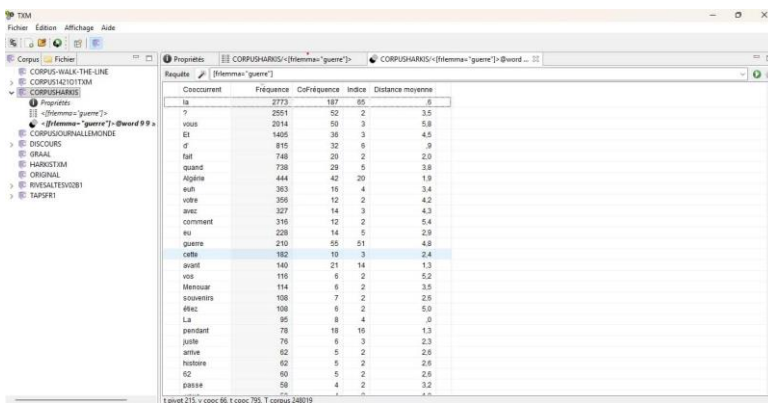
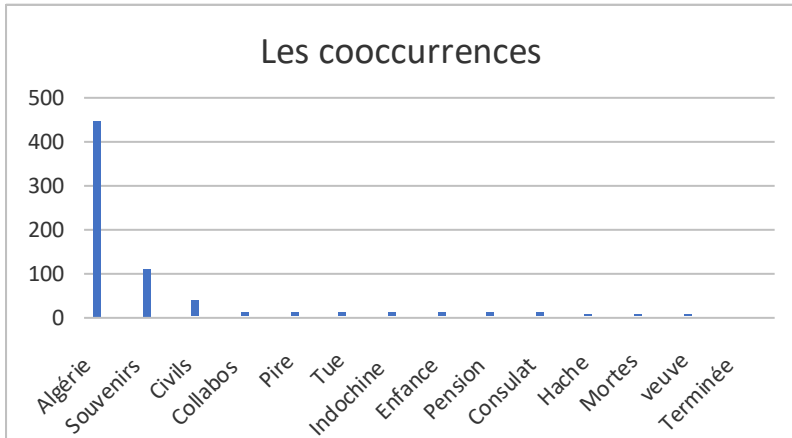


Figure 2. Fenêtre des cooccurrences

Le lemme *guerre*²⁰ a engendré une série de cooccurrences. Voici les plus employées par ordre de fréquence :



Graphique 1. Les cooccurrences du lemme « guerre »

Ce graphique englobe :

- des noms propres, comme *Algérie* et *Indochine*, employés dans les groupes nominaux : « guerre d’Algérie » et « guerre d’Indochine » ;
- des désignations sociales ou catégorielles, comme *civils* et *collabos* ;
- des adjectifs qui indiquent un degré superlatif négatif évaluatif (*pire*), une catégorisation sociale ou biologique (*mortes* et *veuve*) et un état achevé (*terminée*) ;
- un verbe d’action, *tuer* ;
- un nom d’armes, *hache* ;
- des noms plus ou moins génériques, comme *souvenirs*, *enfance*, *pension* et *consulat*.

²⁰ Afin d’identifier les cooccurrences, nous avons cherché le lemme. Voici la requête : [flemma="heureux"]. Cette requête permet d’avoir toutes les variantes du mot sous une seule forme de référence.

Ces mots identifiés, lors de la première requête, nous ont servi de base pour répertorier les autres cooccurrences du réseau lexical de la guerre que nous allons traiter dans cette dernière partie.

3. L'analyse du réseau lexical de la guerre

Le terme de *réseau* commence à être utilisé dans les années 1990, notamment par Jacqueline Picoche, qui présente une réflexion sur la précision de la nomination entre « champ » et « réseau ». Le réseau lexical est un ensemble de mots qu'on associe à un thème, car ils entretiennent des relations lexicales. En d'autres termes, le réseau se présente sous forme de graphes dont les nœuds sont les mots et les liens renvoient aux types de relations lexicales, comme l'indique Lafourcade : « une structure de graphe mettant en jeu des nœuds correspondant au sens le plus réducteur, à des éléments du lexique, tandis que les arcs correspondent à des relations binaires »²¹.

Pour rappel, cette étude prévoit d'identifier les nœuds qui renvoient au thème de la guerre et de comprendre leur relation lexicale. Pour ce faire, nous présenterons les différentes catégories lexicales relevées à l'aide du logiciel TXM.

3.1. Nomination de la guerre

Le mot *Algérie* est 42 fois associé au mot *guerre*. Ainsi, la guerre évoque chez les témoins Harkis deux types d'associations : la guerre d'Algérie (la plus citée) et la guerre d'Indochine (peu citée). Les locuteurs racontent leurs souvenirs relatifs à cette période, comme ci-dessous :

Enfin, mes parents, mes grands-parents, c'est vrai que, je sais qu'à part l'histoire donc, de la guerre d'Algérie qui a détruit ma famille, surtout pendant la guerre, mais sinon, auparavant, c'était, bon, c'était toujours pareil, c'est la même routine, je veux dire²².

²¹ Mathieu Lafourcade, *Lexique et analyse sémantique de textes. Structures, acquisitions, calculs, et jeux de mots* (Mémoire d'Habilitation à Diriger des Recherches), Université Montpellier 2, Montpellier, 2011, p. 16.

²² Témoignage d'Abdelkader, 2008, consulté dans le corpus du camp de Rivesaltes (entretiens transcrits par l'Equipex Matrice).

Halima Bekhtaoui-Elachachi : Non, à Rivesaltes, il faisait rien du tout. Il était malade là. À Rivesaltes, il est tombé malade, oui.

José Jornet : Il avait quoi comme maladie à Rivesaltes ?

Halima Bekhtaoui-Elachachi : C'est-à-dire, lui il avait, c'est le cœur, oui. Parce que il a trop pensé, oui. Il avait le cœur ... oui.

José Jornet : À cause de la guerre d'Algérie ?

Halima Bekhtaoui-Elachachi : Oui. À cause de la guerre d'Algérie. Et puis, à cause qu'on nous a menacé, tout, hein. Et ben, c'est pour ça, oui²³.

Le témoin Abdelkader parle de la guerre d'Algérie de manière personnelle et douloureuse. Il évoque la guerre comme un événement destructeur (« la guerre d'Algérie qui a détruit ma famille »). L'emploi du participe passé *détruit* montre qu'il en garde un souvenir traumatique et qu'il associe la guerre à la souffrance familiale et collective. Toutefois, le locuteur opère une glissade temporelle, par l'indicateur temporel *auparavant*, indiquant que le passé et le présent se confondent dans une même expérience. Dans le passage de Halima, le lexique émotionnel fait référence à un vécu sensible (« malade », « cœur », « trop pensé » et « menacé »). De ce fait, la guerre est représentée par ses effets négatifs sur le corps et la pensée. En résumé, le locuteur parle de la guerre d'Algérie comme d'un événement tragique, porteur de ruptures familiales, mais aussi d'une histoire figée dans la douleur.

La guerre d'Algérie soulève le souvenir du début de la guerre par le verbe *arriver* (6 cooccurrences) et de la fin de la guerre par l'emploi de participes passés : *finie* (2 cooccurrences) et *terminée* (2 cooccurrences). Ces deux derniers renvoient à l'indépendance de l'Algérie (terme cité 58 fois).

Ils savent que l'indépendance arrive à telle date, à telle date et nous on est comme, comme des bourricots, excuse-moi du mot, on savait pas, on savait pas. Et c'était le, le, le 14 mars 62, ça a été à minuit, à minuit ça a été et c'est là qu'on entendu que c'est, c'était l'indépendance, la guerre de l'Algérie était finie²⁴.

²³ Témoignage de Halima, 2011, consulté dans le corpus du camp de Rivesaltes (entretiens transcrits par l'Equipex Matrice).

²⁴ Témoignage de Hossin, 2010, consulté dans le corpus du camp de Rivesaltes (entretiens transcrits par l'Equipex Matrice).

Dans ce passage, la guerre d'Algérie est évoquée à travers l'annonce de son achèvement, mais le locuteur adopte une position passive face à l'événement. L'expression (« c'est là qu'on entendu que c'est, c'était l'indépendance, la guerre de l'Algérie était finie ») montre que l'information est reçue de l'extérieur, sans qu'aucun agent identifiable n'en soit porteur. L'usage de la tournure indéterminée (« on entendu ») et l'absence de sujet clairement désigné traduisent une expérience subie : la fin de la guerre n'est pas vécue comme un moment d'émancipation, mais comme une nouvelle imposée.

En revanche, contrairement au souvenir de la guerre d'Algérie, la nomination « guerre d'Indochine » (3 cooccurrences) est citée comme un événement extérieur vécu par un proche sans aucune conséquence sur la personne qui raconte.

3.2. Les souvenirs de la guerre

Les souvenirs de la guerre sont ancrés dans une temporalité bien déterminée : soit c'est les témoins qui privilégient les souvenirs essentiellement construits avant la guerre d'Algérie, soit c'est l'initiative de l'intervieweur.

La période de guerre, identifiée par l'indicateur temporel *pendant*, représente un moment important dans la construction de la mémoire des Harkis. Car, chez les Harkis, la guerre d'Algérie laisse une empreinte profonde et douloureuse. Elle évoque avant tout le traumatisme des violences vécues, la peur constante pour leur vie et la perte d'êtres proches. À cela s'ajoute un sentiment d'abandon et de trahison, notamment face à la France, qu'ils avaient servie, et qui n'a pas toujours assuré leur protection après le conflit, comme le précise Abdelkader Hamoumou : « C'est l'abandon ! Le génocide. Ça, il faudrait ... Je tiens à dire à tous les Harkis, à toutes les générations à venir de Harkis, à ne pas oublier ça, il faut se battre, il faut le faire reconnaître »²⁵.

La guerre entraîne également un exil difficile pour ceux qui fuient les représailles, marqué par la marginalisation et l'isolement

²⁵ Témoignage d'Abdelkader, 2008, consulté dans le corpus du camp de Rivesaltes (entretiens transcrits par l'Equipex Matrice).

dans des camps ou dans la société française. Ce vécu complexe nourrit une mémoire douloureuse, souvent fragmentée et silencieuse, qui traverse les générations. Dans ce passage, le témoin Fares revient sur cette période charnière :

Pendant la guerre, tout le monde a peur. Soit la guerre prend, soit deuxième classe, toujours, soit les civils, tous les gens ont peur parce que c'est la guerre, il n'y a pas d'excuses il n'y a pas de clémence, la guerre c'est un moment où l'on peut tuer. La guerre, il faut toujours faire attention, fais attention à ta personne ... La guerre²⁶.

Le locuteur parle de la guerre en utilisant un lexique fortement marqué par la peur et le danger. Les mots *peur*, *tuer* et la locution « faire attention » reflètent l'expérience de la violence de la guerre. Le locuteur alterne entre une généralisation, en parlant de (« tout le monde »), et un avertissement personnel, lorsqu'il dit (« fais attention à ta personne »), montrant que la guerre est à la fois un phénomène collectif et une expérience profondément individuelle.

La période avant-guerre a marqué la mémoire des témoins, car elle réveille en eux une nostalgie d'un monde chéri perdu. En effet, de nombreux Harkis associent l'avant-guerre à leur vie d'avant la rupture, celle de leur village, famille, identité culturelle, etc., comme nous pouvons le lire dans les témoignages ci-dessous :

José Jornet : Quels souvenirs vous avez de votre enfance ? Avant qu'il y ait la guerre ?

Abdelkader Hamoumou : Eh, le souvenir c'est vrai que, il y a beaucoup de choses, malgré qu'on est pauvres, qu'on n'était pas aisé, je veux dire pas d'un niveau bien, je parle du niveau de vie. Mais je suis heureux quand même, je suis autour de famille, j'ai beaucoup de souvenirs de ma grand-mère, de mes grands-parents, ça m'a marqué beaucoup. D'ailleurs, aujourd'hui, quand j'y pense, des fois je rêve deux fois par mois des endroits où je m'amusais quand j'étais petit. Régulièrement, je me trouve là-bas dans ces ... C'est un lieu, je ne sais pas ce qui s'est passé à cette époque de mon enfance, mais je rêve toujours que j'étais là²⁷.

²⁶ Témoignage de Fares, 2010, consulté dans le corpus du camp de Rivesaltes (entretiens transcrits par l'Equipex Matrice).

²⁷ Témoignage d'Abdelkader, 2008, consulté dans le corpus du camp de Rivesaltes (entretiens transcrits par l'Equipex Matrice).

Avant la guerre je me rappelle, j'étais jeune, euh, j'étais en bonne santé, euh, avec tous les jeunes du, du village, avec les jeunes du village, on a passé un bon moment et euh, on se racontait des histoires, on était toujours ensemble et depuis 54, depuis 54, 55, ça a été fini. Ça a été fini. Il n'y a plus euh, de l'amitié entre, entre nous. Il n'y en a pas. Chacun, euh, pour soi, pour lui, chacun il tire pour lui. Il n'y en a pas un qui pense à l'autre. Oui ça été vraiment, c'est ...²⁸.

Dans ces deux témoignages, les Harkis se remémorent l'avant-guerre comme une période empreinte de joie, de stabilité et d'unité communautaire. Chez Abdelkader, la mémoire de l'enfance est marquée par un lexique affectif et nostalgique : il évoque une époque où, (« malgré qu'on [était] pauvres »), il se sentait (« heureux »), entouré de sa famille et de ses grands-parents. L'opposition discursive entre la pauvreté matérielle et la richesse affective (« malgré qu'on est pauvres, [...] je suis heureux quand même ») souligne une valorisation des liens familiaux et de la cohésion sociale comme piliers identitaires. L'usage du présent dans l'évocation (« je suis heureux », « je rêve toujours ») traduit une mémoire encore vive qui continue d'habiter le témoin. La récurrence du verbe *rêver* montre également que ce passé demeure un espace refuge, un lieu symbolique où il se replonge pour retrouver un sentiment d'appartenance. De son côté, le second témoin, Hossin, met l'accent sur la vie collective et la solidarité d'avant-guerre : il se souvient d'une époque où (« on a passé un bon moment », où « on se racontait des histoires » et où « il y avait l'amitié entre nous »). L'emploi du pronom collectif *on* renforce cette idée d'un *nous* uni avant la rupture du conflit ; mais la rupture temporelle est nette. Ainsi, à travers ces récits, les Harkis évoquent l'avant-guerre comme une période idéalisée, source d'identité et de stabilité, en opposition à la guerre qui représente la rupture, la perte et l'éclatement des repères communautaires.

Ainsi, si la guerre est un événement important dans l'histoire des Harkis, la période avant-guerre se présente comme un temps de stabilité relative. Les Harkis ont gardé les souvenirs de cette période comme un véritable besoin afin de dépasser leur douleur, ce qui

²⁸ Témoignage de Hossin, 2010, consulté dans le corpus du camp de Rivesaltes (entretiens transcrits par l'Equipex Matrice).

rejoint les propos du psychanalyste Boris Cyrulnik sur la résilience de la personne ayant subi un traumatisme :

Le chemin de l'homme normal n'est pas dépourvu d'épreuves : il se cogne aux cailloux, s'égratigne aux ronces, il hésite aux passages dangereux et, finalement, chemine quand même ! Le chemin du traumatisé, lui, est brisé. Il y a un trou, un effondrement qui mène au précipice. Quand le blessé s'arrête et revient sur son parcours, il se constitue prisonnier de son passé, fondamentaliste, vengeur ou soumis à la proximité du précipice. Le résilient, lui, après s'être arrêté, reprend un cheminement latéral. Il doit se frayer une nouvelle piste avec, dans sa mémoire, le bord du ravin. Le promeneur normal peut devenir créatif, alors que le résilient, lui, y est contraint²⁹.

Cependant, la résilience n'efface pas le traumatisme, mais permet de continuer à vivre malgré lui. Elle transforme la souffrance en force adaptative, obligeant la personne à trouver des solutions pour avancer dans la vie. En somme, la résilience est un processus actif de reconstruction qui rend possible la continuité et l'épanouissement malgré les blessures. Et c'est ce que les témoins de notre étude démontrent à travers la remémoration de leur passé.

3.3. Les actions et les objets de la guerre

Le souvenir de guerre invoque des souvenirs en lien avec l'action de tuer, notamment des Harkis. Dans les passages ci-dessous, le locuteur Ahmed revient sur cet acte nourri par la guerre :

Et quand vous étiez harkis, vous alliez, votre famille, elle vous a dit quoi ? Votre père, vos frères et vos sœurs ou les cousins, qu'est-ce qu'ils vous ont dit ?

Ahmed Bouguena : Il a dit : « T'as sauvé la peau, tant mieux ! T'as sauvé ta peau, c'est mieux ». Il a dit tu fais pas, tu sais, la folle, tu, tu t'habilles à l'autre, tu t'habilles à l'autre, tu t'habilles à l'autre, non. J'ai dit : « J'en ai rien à foutre. Je connaissais un FLN, je le tue, y a pas de problème. Un civil, pffff voilà »³⁰.

²⁹ Boris Cyrulnik, *Le Murmure des fantômes*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2003.

³⁰ Témoignage d'Ahmed, 2010, consulté dans le corpus du camp de Rivesaltes (entretiens transcrits par l'Equipex Matrice).

La guerre c'est comme ça. On est venu à Rivesaltes, on est venu à Rivesaltes, ils m'ont mis dans le deuxième bureau qui tuait des Harkis, à Rivesaltes, hein, ils tuaient des Harkis³¹.

Dans ces énoncés, l'acte de tuer n'est pas présenté comme une faute, mais comme un geste fonctionnel, presque normé, relevant du devoir ou de la survie. L'opposition entre FLN et civil marque toutefois la persistance d'une hiérarchisation des cibles : tuer un ennemi est justifié par le contexte de guerre, tandis que tuer un civil suscite un rejet manifeste, exprimé par l'interjection *pfiff* et la pause *voilà*. Dans le second énoncé, l'expression initiale (« La guerre, c'est comme ça ») agit comme une formule justificative : elle matérialise la violence en l'inscrivant dans un cadre où tuer devient un acte attendu, presque inévitable. Le locuteur ne décrit pas le meurtre comme une transgression, mais comme une conséquence logique de la situation guerrière. Ce fatalisme linguistique témoigne d'une désémantisation du verbe « tuer », qui perd sa charge morale et émotionnelle pour endosser une valeur pragmatique : dans la guerre, on tue, c'est une donnée de fait. Ainsi, dans ce témoignage, *tuer* n'est pas seulement un verbe d'action : il devient le symbole linguistique de la guerre, un acte à la fois banalisé par le contexte.

Le contexte de guerre a également encouragé l'utilisation d'outils, comme les *couteaux* (6 occurrences) ou la *hache* (4 occurrences). Ces objets représentent la violence et la déshumanisation engendrées par la guerre, comme dans ce témoignage d'Ahmed :

J'étais là-bas, alors qu'est-ce qu'il fait le FLN ? Ils ramassaient les Harkis dans un camion, ils les attachaient derrière, il a mis dans un rocher grand, il a jeté avec un camion, comme la benne, eh ben, il est pas content encore. Comment il fait encore ? Il commence à faire chauffer de l'eau, à bouillir de l'eau et il la déverse sur les gens, pour les cuire, après ils reviennent avec les couteaux, ils reviennent avec les couteaux, puis après les couteaux, la hache, la hache, la hache. Bon on a fait la guerre c'est comme ça³².

³¹ *Idem.*

³² *Idem.*

Dans ce passage, les outils de la guerre, tels que *la hache* et *les couteaux*, occupent une place centrale dans la représentation de la violence. Leur répétition (« les couteaux, les couteaux, puis après les couteaux, la hache, la hache, la hache ») agit comme un procédé de martèlement discursif, mimant la brutalité des gestes. Ce choix lexical révèle ainsi une volonté de rendre sensible l'atrocité : l'emploi d'outils ordinaires, détournés de leur usage quotidien, accentue l'inhumanité des actes décrits. Enfin, le lien avec la guerre est ici double : d'une part, ces outils incarnent la déshumanisation du conflit, où l'ennemi devient matière à détruire. D'autre part, ils montrent la violence institutionnalisée et ritualisée que le témoin cherche à expliquer, voire à justifier, à travers la formule de clôture (« on a fait la guerre, c'est comme ça »). Ces outils ne sont plus de simples instruments, mais de véritables symboles de guerre.

3.4. Les agents sociaux de la guerre

Divers agents sociaux ont participé à la guerre, soit en tant que victimes, soit en tant que coupables. La première catégorie englobe les mots *civils* (51 occurrences), *veuve(s)* (5 occurrences), *mortes* (4 occurrences) et *victime* (3 occurrences). Dans l'énoncé d'Abdelkader, le mot *civils* est associé à la souffrance vécue par ces derniers :

Mais la guerre, c'était comme ça. Donc, les civils, je vais vous dire, les civils, c'est, c'est terrible pour eux, les civils, les guerres comme ça. Mais, pfff, je ne sais pas, je ne sais pas, je sais qu'une chose, je vous assure, je pratique pas, mais je suis croyant³³.

Dans cet extrait, par la répétition du mot *civils*, le témoin souligne l'importance de leur souffrance et insiste sur l'horreur qu'ils ont vécue pendant la guerre. L'emploi de l'adjectif qualificatif *terrible* traduit une évaluation subjective et morale, centrée sur la vulnérabilité des civils. La déclaration (« les guerres c'est comme ça ») atténue partiellement la gravité de cette souffrance vécue en la présentant comme une conséquence logique de la guerre.

³³ Témoignage d'Abdelkader, 2008, consulté dans le corpus du camp de Rivesaltes (entretiens transcrits par l'Equipex Matrice).

Le mot *veuve(s)* est cité deux fois dans le groupe nominal « veuve de guerre ». L'occurrence *mortes* renvoie aux sœurs du témoin Fares Menouar, qui ne sont plus de ce monde. En revanche, le mot *victime* est utilisé par les Harkis eux-mêmes pour s'auto-désigner, comme ci-dessous :

Ça, c'est archi-faux, c'est inadmissible d'entendre ça. Harki, c'est une victime, c'est quelqu'un qui a sauvé sa vie, de sous leurs machettes, de sous leurs couteaux du FLN. C'est, c'est, c'est terrible, ça. Alors que c'est faux³⁴.

Dans ce passage, le mot *victime* fonctionne comme un marqueur identitaire et moral, permettant au locuteur de requalifier le Harki non pas comme traître, mais comme quelqu'un qui a sauvé sa vie face aux menaces du FLN. Il légitime également la position du Harki et construit un contre-discours face à une mémoire dominante ou accusatrice, en opposant la vérité vécue (« c'est quelqu'un qui a sauvé sa vie ») à la perception négative socialement véhiculée. Ainsi, « victime » n'est pas seulement une désignation descriptive, mais c'est une revendication de la reconnaissance de la souffrance et de l'innocence du Harki.

La seconde catégorie recense l'acronyme *FLN* (120 occurrences) et la troncation *collabos*³⁵ (10 occurrences), les qualifications *messalistes*³⁶ (18 occurrences) et *combattant(s)* (12 occurrences).

Voici quelques exemples :

Ben, même ici ! Même ici. Les enfants ils entendent à l'école, dire les Harkis, c'est des collabos ! En Algérie, c'est courant. Aujourd'hui les enfants de Harkis en Algérie, ils ont droit à rien. Ils travaillent, le jour où on s'aperçoit que c'était le fils d'un Harki, on fait tout pour qu'il s'en aille. Ils ont pas le droit de faire des, des études supérieures. C'était écrit, en Algérie, aujourd'hui ! Alors qu'aujourd'hui, dire, d'interdire les gens de Harkis de faire des études supérieures ou

³⁴ *Idem.*

³⁵ Cela vient du mot *collaborateur* : ce sont des algériens qui ont rejoint en tant que supplétifs l'armée française.

³⁶ Les partisans de Messali Hadj, figure politique rivale du FLN.

de travailler, je veux dire les embêter, alors que leurs officiaux, je veux dire des ministres, qui ont la nationalité française ...³⁷.

Bah, non, parce que les, les premières années, il y avait déjà un problème en 64 entre les messalistes et les FLN. Ils se, ils se tapaient dessus à coups de mitraillette dans les rues, dans les cafés. Et après, ça a stagné, ça a stoppé. Après il y avait quelques-uns de chez nous qui s'est fritté quand même un peu, mais ça a stagné, ça s'est arrêté³⁸.

Dans le discours d'Abdelkader, le mot *collabo*, dénonçant la perpétuation d'une mémoire négative, est utilisé pour illustrer la stigmatisation sociale et l'injustice mémorielle dont les Harkis et leurs descendants sont encore victimes. Son emploi à l'école montre que cette désignation n'est pas seulement historique, mais continue de produire un effet péjoratif et discriminatoire dans la perception collective. Dans le discours de Mohammed, les termes « FLN » et « messalistes » servent à situer les événements dans leur contexte historique précis et à raconter les violences intergroupes, notamment les affrontements armés dans les rues et cafés. Plus précisément, ces noms fonctionnent comme marqueurs d'opposition et de conflit, signalant la polarisation politique et l'intensité des tensions à cette époque.

Enfin, le mot *combattant(s)* est essentiellement utilisé pour désigner les membres du FLN.

Toutes ces désignations jouent des rôles distincts mais complémentaires dans la construction de la mémoire et de l'identité.

Conclusion

Cette contribution a montré que le souvenir de guerre demeure vif dans la mémoire des Harkis et de leurs familles, car il renvoie à une période profondément douloureuse. La guerre, essentiellement la guerre d'Algérie, est décrite comme un événement destructeur qui a brisé des familles et a laissé des séquelles physiques et psychiques durables. De plus, si le souvenir de guerre se manifeste par sa

³⁷ Témoignage d'Abdelkader, 2008, consulté dans le corpus du camp de Rivesaltes (entretiens transcrits par l'Equipex Matrice).

³⁸ Témoignage de Mohammed, 2010, consulté dans le corpus du camp de Rivesaltes (entretiens transcrits par l'Equipex Matrice).

brutalité et par sa violence, les locuteurs mettent en avant des souvenirs d'avant-guerre marqués par une nostalgie de la rupture. Cette dernière s'exprime à travers un lexique affectif qui renvoie à l'image d'une enfance heureuse et insouciante.

En outre, les témoins tendent à banaliser la violence de la guerre et à la présenter comme une sorte de fatalité. La formule « c'était la guerre » exprime cette résignation collective et transforme la violence vécue en événement extérieur, plutôt qu'en responsabilité personnelle. Enfin, dans une posture de contraste où la figure de la victime et du coupable devient importante, le Harki s'auto-désigne comme une victime en légitimant ce statut par la souffrance vécue. Ainsi, la reconstitution de la trame lexicale du souvenir de guerre est un champ fortement marqué par la souffrance et par la violence vécues et subies.

Bibliographie

- Besnaci-Lancou, Fatima, *Les Harkis, histoire, mémoire et transmission*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2010.
- Besnaci-Lancou, Fatima, *Fille de harki*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2003.
- Cyrulnik, Boris, *Le Murmure des fantômes*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2003.
- Cyrulnik, Boris, *Mémoire et traumatisme : l'individu et la fabrique des grands récits* (entretien avec D. Peschanski), Paris, INA, 2012.
- Khemache, Katia, « La question harkie en France : entre déni historique et éruption mémorielle », *Actes du 134^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques : Les oubliés de l'histoire. Célèbres ou obscurs : Hommes et femmes dans leurs territoires et leur histoire*, 134-8, 2012, p. 129-141.
- Kerchouche, Dalila, *Mon père, ce harki*, Paris, Seuil, 2003.
- Kydjian, Maïlys, *Mémoires croisées : retour sur l'expérience coloniale et la guerre d'indépendance à travers trois générations d'« Algériens », « Harkis » et « Pieds-Noirs »*, Thèse de doctorat, Université Toulouse-Jean Jaurès, 2016.
- Lafourcade, Mathieu, *Lexique et analyse sémantique de textes. Structures, acquisitions, calculs, et jeux de mots* (Mémoire d'Habilitation à Diriger des Recherches), Université Montpellier 2, Montpellier, 2011, URL : <https://www.lirmm.fr/~lafourcade/MLHDR/ml-HDR v9.pdf>.

- Mayaffre, Damon & Ben Hamed, Ali, « Récits de mort et souvenir traumatique. Trames et traces lexicales des témoignages sur la Shoah », *Argumentation et Analyse du Discours* [en ligne], 13, 2014, URL : <http://journals.openedition.org/aad/1836> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/aad.1836>.
- Moumen, Abderhmen, « Les harkis (1954-2022). Histoire, mémoires et pardon », *Outre-Mers*, n° 414-415, 2022, p. 111-128.
- Pincepin, Bénédicte & Heiden, Serge, « Qu'est-ce que la textométrie ? Présentation », *Site du projet Textométrie*, 2008, URL : <https://pages.textometrie.org/textometrie/Introduction>.
- Raïssi, Nesrine, *La Parole testimoniale. Analyse lexico-discursive des témoignages du camp de Rivesaltes*, Thèse de doctorat sous la direction d'Agnès Steuckardt, soutenue à Montpellier III, 2024.
- Raïssi, Nesrine, « Les mots de la guerre dans les témoignages des internés du camp de Rivesaltes », *Akofena*, n° 15, Vol.6, 2025, p. 173-184.
- Stora, Benjamin, *La Gangrène et l'Oubli : la mémoire de la guerre d'Algérie*, Paris, La Découverte, 1991.
- Stora, Benjamin, *Les Guerres sans fin : un historien, la France et l'Algérie*, Paris, Stock, 2007.